NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 Nº 1 1954

OEcuménisme et Catholica. II. L'Église catholique face à l'oecuménisme

Georges DEJAIFVE (s.j.)

p. 24 - 43

https://www.nrt.be/es/articulos/oecumenisme-et-catholica-ii-l-eglise-catholique-face-a-l-oecumenisme-2437

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Oecuménisme et Catholica

II. L'ÉGLISE CATHOLIQUE FACE À L'OECUMÉNISME

A la considérer du dehors — du point de vue du chrétien dissident — l'attitude officielle de l'Eglise catholique à l'égard du mouvement oecuménique ne peut apparaître que comme négative. Les encycliques de Pie XII « Mystici Corporis » (1943) et « Humani Generis » (1950), à part le ton plus irénique, ne rendent pas un autre son que « Mortalium animos » (1928) de Pie XI : c'est celui d'un totalitarisme confessionnel, qui, aux yeux des oecuménistes non-catholiques, constitue une note fausse dans le concert de la Chrétienté. Passe encore si elle eût décliné courtoisement l'invitation qui lui était faite de se joindre au mouvement, pourquoi fallait-il qu'elle y ajoutât ces revendications impérialistes qui n'ont trouvé aucun écho et lui ont au contraire aliéné des sympathies qu'elle pouvait s'acquérir à peu de frais? Elle a laissé passer, pensent certains, en cette trame de sa vie historique où l'on enregistre plus de défaites que de victoires, une occasion de plus de remplir la mission universelle qu'elle revendique, en refusant de se mettre, comme « ecclesia principalior » à la tête de cette grande croisade spirituelle pour l'Una Sancta. Et d'aucuns d'en prendre prétexte pour dénoncer une fois de plus l'intolérance congénitale de l'Eglise catholique, qui se ressent encore de son moyen âge, manie davantage l'épée que le goupillon et, en face du troupeau dispersé des chrétiens dissidents cherchant dans le désert une oasis, défend la vieille forteresse en braquant à ses créneaux tous les canons de ses conciles.

Est-ce bien là l'Eglise maternelle — Ecclesia Mater — dont la fonction est d'être « tout accueil » et qui est faite à l'image de Celui qui n'éteint pas la mèche fumante ni ne brise le roseau froissé? Est-ce l'attitude que lui enseigne le Bon Pasteur dans l'Evangile, courant à la recherche de ses brebis perdues, le Père de l'enfant prodigue, guettant, du haut de son promontoire, le moindre signe du retour de l'égaré et s'empressant à sa rencontre?

L'intransigeance de l'Eglise romaine se justifiait d'autant moins, semble-t-il, qu'une participation au mouvement oecuménique ne signifiait pas pour elle l'abandon de son dépôt doctrinal; nous avons vu précédemment le Conseil des Eglises en donner la garantie officielle [1]; prendre part active au dialogue interconfessionnel n'équivaut pas pour une église à renoncer le moins du monde à sa tradition religieu-

1. Cfr notre article précédent, *N.R.Th.*, 1953, p. 1044.

se; mais si la fidélité au Christ comporte un autre devoir, parfois en conflit douloureux avec elle : le grand commandement de la solidarité chrétienne, ne faut-il pas dire que le refus de l'Eglise romaine montre à l'évidence qu'en elle, la suzeraine a absorbé la mère et qu'un orgueil inconscient l'inspire, contraire à l'humble et patiente charité dont saint Paul lui a jadis tracé le portrait idéal [2] ?

Tel est le jugement que porte sur l'attitude de Rome la plupart des sympathisants de l'oecuménisme chrétien. S'il semble partial à nos yeux de catholiques, n'en accusons pas une prétendue mauvaise foi de nos frères séparés, mais reconnaissons la grâce qui nous est donnée d'en Haut et nous fait voir les choses dans une autre lumière; pour bien comprendre les agissements de l'Eglise, il faut participer à son mystère. Ceux, en effet, qui vivent dans son sein et qui ont éprouvé en elle la présence de l'Esprit du Christ ou appris à connaître, par les leçons de son histoire, ce mélange de sévérité et de tendresse, savent que si, présentement comme jadis, elle se montre intolérante et ne transige pas, ce n'est pas, en dépit des apparences, parce qu'elle oublie d'être mère, mais parce qu'elle le reste toujours.

Y a-t-il, ici-bas, un être plus intolérant qu'une mère pour ses enfants? Dans la mesure où elle les aime, elle veille jalousement sur eux et sa sollicitude inquiète se fait plus tyrannique quand est plus élevé le bien qu'elle voit menacé. Quand il y va de leur vie, il n'est aucun moyen qu'elle ne mette en œuvre, aucun risque qu'elle ne coure, même celui de paraître une marâtre.

L'Eglise, qui a reçu de Dieu la mission de nous enfanter à la vie éternelle, agit exactement de la sorte envers les chrétiens séparés, qu'elle considère comme des enfants arrachés à son sein : à la dureté qu'elle manifeste à l'égard des communautés dissidentes qui prétendent se substituer à elle, on peut soupçonner l'enjeu de ce qui est mis en question : il s'agit de sa fonction maternelle, de cette gestation universelle que le Christ lui a confiée, à elle seule; liée à la mission et aux pouvoirs apostoliques, cette maternité divine de l'Eglise a sa structure organique, que le Christ lui-même a instituée : vouloir y apporter le moindre changement, entrer dans la voie des compromis, ce serait, en même temps qu'être infidèle à Dieu, mettre en danger le salut de ses fils, même de ceux qui l'ont quittée et qui ne rentreraient dans le giron d'une Eglise tolérante à leurs erreurs et à leurs velléités d'indépendance que pour s'apercevoir que les portes du Schéol ont prévalu contre elle.

Si l'Eglise catholique s'abstient du mouvement oecuménique, qui

---

2. L'hymne à la charité de *I Cor.*, XIII, 4-7, en même temps qu'il est un admirable portrait de ce qu'est une mère, s'applique non seulement au chrétien, mais à l'Eglise, médiatrice et participante de l'Agapé divine.

méconnaît en elle ce droit essentiel qu'elle ne peut abdiquer, ce n'est pas pour ne point déroger à sa dignité — une mère n'est pas si regardante — mais pour ne point manquer à la vérité du Christ et — ceci sans paradoxe — à la charité de l'Esprit qui l'anime. On a dit qu'elle refusait son concours pour des motifs pédagogiques [3]. On peut en convenir aisément, si l'on admet que la pédagogie spirituelle de l'Eglise n'est jamais séparée de son dogme ni ne contredit la Révélation, qui est sa règle de conduite; qu'elle ne s'inspire pas, d'autre part, des calculs mesquins d'une politique tout humaine. Or, qu'elle le veuille ou non et quoi qu'en affirment les dirigeants du mouvement, une participation de l'Eglise romaine au Conseil des Eglises eût signifié de sa part une approbation tacite de la thèse courante, dans les milieux oecuméniques, d'une Eglise en état de schisme : en acceptant de siéger officiellement dans ces assemblées au titre de « confession » particulière, elle eût implicitement reconnu qu'elle n'était qu'un fragment d'Eglise et non l'Eglise tout court. Si l'on objecte que ce risque n'a pas empêché l'Orthodoxie, en dépit des mêmes prétentions, de prendre part au mouvement, il faut reconnaître que la participation des églises orthodoxes est loin d'être totale et sans réserve [4] et qu'elle implique, chez celles qui y coopèrent, une position sur l'unité de l'Eglise [5], qui se rapproche sensiblement de la thèse oecuménique, rappelée ci-dessus.

Il ne faut pas chercher d'autre raison à la fin de non-recevoir opposée par l'Eglise catholique; elle ne s'est jamais dérobée, dans le passé, à une confrontation sérieuse avec les Protestants, ni aux tentatives d'union avec les églises orientales; si, présentement, elle ne se joint pas au mouvement pour l'Una Sancta, c'est que, après un mûr examen de l'idéologie oecuménique, elle ne voit pas réalisées les conditions d'un *dialogue fécond : un accord fondamental sur une notion de l'Eglise* comme médiatrice du salut.

Il nous faut, au préalable, aborder ce désaccord foncier qui sépare,

---

3. C'est ce qu'affirme à plusieurs reprises Van der Linde dans son livre : *Rome en de Una Sancta*, 2e éd., Nykerk, 1948 : « Zij doet niet mee met de oecumenische beweging, mede uit tactische paedagogische overwegingen » (p. 44). « Paedagogische overwegingen raden haar aan zich van een beweging te onthouden waarin haar deelname veel schadelijk misverstand zou wekken » (p. 73).

4. Sur la participation à l'assemblée d'Amsterdam cfr *L'Eglise orthodoxe russe et le mouvement oecuménique*, dans *Russie et chrétienté*, 1949, n° 1-2, p. 52 ss., en particulier p. 56 (témoignage du P. Florovsky). A Lund, la délégation orthodoxe fut encore moins nombreuse, eu égard à l'abstention « in extremis » de l'Eglise de Grèce et du Patriarche d'Alexandrie (cfr *Vers l'Unité chrétienne*, n° 46, sept.-oct. 1952, p. 15 sq.; *Irénikon*, XXV, 1952, p. 300). Voir aussi les réserves du Patriarche de Constantinople dans l'encyclique envoyée aux églises autocéphales publiée dans *Ecum. Review*, V, 2, 1953, p. 167-169.

5. Dans la mesure où l'Orthodoxie reconnaît à l'Eglise romaine la qualité d'un patriarchat, sans lequel on ne peut réunir un nouveau Concile oecuménique, elle admet un schisme permanent *dans* l'Eglise; sinon, rien ne l'empêcherait de réunir un Concile sans elle! (voir notre article *« Sobornost » ou Papauté*, *N.R.Th.*, 1952, p. 359).

comme un rideau de fer, la foi catholique et la théologie oecuménique à propos de la nature de l'Eglise et qui se fait sentir, à l'intérieur même du mouvement, entre la fraction « catholique » et « protestante » du Concile, depuis l'Assemblée d'Amsterdam. En le déterminant avec plus de clarté, nous rendrons compte des motifs de son abstention et nous montrerons par là que l'attitude franche que lui impose sa fidélité à Jésus-Christ et à sa Révélation est encore le meilleur service rendu par l'Eglise romaine à la cause de l'unité, qu'elle recherche et poursuit avec le même zèle et la même ardeur que nos frères dissidents, bien que par des voies différentes.

Nature de l'Eglise-médiatrice.

Pour le catholique, l'Eglise est une communauté surnaturelle visible qu'il a appris à honorer, depuis le second siècle, du beau titre de « Mère » [6]. Ce qui a déterminé des chrétiens à choisir et préférer ce vocable, ce ne fut pas un complexe affectif d'inspiration tout humaine, une sorte d'infantilisme spirituel, qu'explique une loi psychologique de compensation, mais la vérité de sa foi, traduite en langage familier : l'Eglise, dont il fait mention dans les Symboles, n'est pas pour lui uniquement une réalité de l'au-delà, qu'il espère, ni une réalité tout intérieure comme un « Lebensraum » spirituel, où son âme respire, mais une communauté concrète d'hommes instituée par le Christ et animée par l'Esprit consolateur, qui remplit à l'égard de ses membres le rôle du Sauveur, durant tout le temps de son absence ici-bas.

Associée de Jésus-Christ, elle participe réellement à son action salvifique : c'est en elle et par elle, unique héritière de sa Rédemption qu'on rejoint le Christ, venant apporter le salut au genre humain et convoquant les hommes à son Royaume [7]. La mission de

---

6. Sur l'origine de cette appellation, voir le livre de J. C. Plumpe : *Mater Ecclesia. An inquiry into the concept of the Church as mother in Early Christianity*, Washington, 1943. Voir aussi le beau chapitre que le P. de Lubac consacre à ce thème dans son livre récent, *Méditation sur l'Eglise*, Paris, 1953, p. 183-212 (paru dans *Etudes*, t. 276, 1953, p. 3-19) et qui constitue un petit chef-d'œuvre de phénoménologie religieuse sur la dévotion filiale du catholique à l'Eglise.

7. Un presbytérien, le Recteur du Séminaire théologique de Princeton, le Dr. John A. Mackay, l'a très bien vu et exprimé dans un article du *Presbyterian Life* (janvier 1951) où il oppose les conceptions, catholique et protestante, de l'Eglise : « The Roman Church, to all intents and purposes, patronizes and controls Jesus Christ, whose life and influence it mediates to the faithful through the sacrament of the mass and in other ways ». Résumant l'opposition, il propose ces formules prégnantes : pour le protestant « where Christ is, there is the Church » ; pour le catholique : « where the Church is, there is Christ » (cité dans *Time*, 9 janv. 1951, p. 28). Que c'est bien dit et que nous sommes heureux d'être en accord ici avec saint Irénée : « ubi enim Ecclesia, ibi et Spiritus Dei » (*Ad Haer.*, l. III, c. 38, 1, éd. Harvey, vol. 2, Cambridge, 1857, p. 132).

l'Eglise prolonge et achève la mission visible du Verbe Incarné [8] : elle en partage les conditions et les modalités et trouve en elle sa cause exemplaire.

Elle se rattache tout d'abord à l'Incarnation, en ce qu'elle reproduit, selon un mode analogique, la structure même de ce mystère : elle est conjonction, sans confusion aucune, de Dieu et de l'homme en une communauté surnaturelle vivant en ce monde ; de même que le Verbe agissait ici-bas par sa nature humaine, en l'unissant à sa « subsistence » personnelle, ainsi le Christ et son Esprit, principes de vie de l'Eglise, agissent par les hommes, en se les unissant en une seule communauté d'action, un peu comme l'âme et le corps sont liés synergiquement en l'homme. Sans doute, les sujets ainsi associés restent réellement distincts, — car le Christ et les chrétiens ne constituent ni un seul être, ni une personne — néanmoins, le terme de leur opération conjointe est unique de telle sorte qu'il n'y a pas à séparer la part de Dieu et celle de l'homme non plus que, dans l'œuvre d'art, le rôle de l'artiste et celui de l'instrument qu'il emploie [9].

Ce qui se vérifie de sa nature essentielle, se retrouve dans sa genèse et son développement : l'Eglise est également liée à l'Incarnation en ce qu'elle n'est pas une réalité éternelle, étrangère à l'histoire et, au fond, indifférente à elle ; bien que terme du dessein éternel de Dieu, elle est née à un moment de la durée, vit une existence historique dans l'espace et le temps entre l'Ascension du Christ et sa Parousie glorieuse et est aussi soumise aux conditions terrestres que Celui qui lui a donné le jour [10]. Elle ne vit néanmoins que de ce que lui a confié

8. Cfr Joh., XVII, 18; XX, 21, à comparer avec Mt., X, 5; Mc, III, 14; Lc, IX, 2. L'encyclique *Mystici Corporis* le rappelle : « sicut... Dei Verbum, ut doloribus cruciatibusque suis homines redimeret, nostra voluit natura uti, eodem fere modo per saeculorum decursum utitur Ecclesia sua, ut inceptum opus perennet » (éd. Tromp, Rome, 1948, n° 12, p. 12).

9. Voir à ce sujet la belle page de Moehler dans sa *Symbolique* (c. V), traduction française, Besançon, 1836, t. 2, p. 7-8, et l'article du P. Durand : *Qu'est-ce que l'Eglise?*, dans la *N.R.Th.*, 1951, p. 919-921. Cfr également l'affirmation de Pie XII dans l'encyclique *Sempiternus Rex* (8 sept. 1951) : « unitas mystici Corporis Christi, cuius hypostatica unio est spectatissimum exemplar » (*A.A.S.*, t. 43, 1951, p. 640).

10. On parle quelquefois d'une préexistence éternelle de l'Eglise ou de son existence temporelle avant l'Incarnation. Ces vues se retrouvent sporadiquement dans la Tradition (cfr J. Beumer, S. J., *Die altchristliche Idee einer präexistierenden Kirche und ihre theologische Auswertung*, dans *Wissenschaft und Weisheit*, 1942, p. 13-22; Y. Congar, O.P., *Ecclesia ab Abel*, dans *Festschrift für Karl Adam*, Düsseldorf, 1952, p. 79-108) : elles envisagent le mystère de l'Eglise, conformément à saint Paul, soit dans sa prédestination éternelle, soit dans son action salvifique, comme la communauté des justes, vivant de la grâce du Christ. Cette manière de parler d'une « Ecclesia universalis », préexistant à l'institution du Christ et à la mission visible de l'Esprit dans la communauté apostolique, n'a pas été retenue par les déclarations récentes du magistère; elle est due à une notion incomplète de l'Eglise, mettant l'accent sur la communauté de foi et de charité avec le Christ, considérée précisivement de l'institution visible qui la fonde et est le fruit de l'Incarnation. Les controverses de la Contre-**Réforme ont provoqué en cette matière un progrès théologique. Autre est en**

le Christ aux jours de sa vie terrestre : sa Parole, ses Sacrements, ses Pouvoirs — et c'est la troisième raison qui explique sa dépendance de l'événement unique qu'est la venue du Christ en chair — mais elle en *vit* comme un héritier exploite le capital reçu en héritage ; elle n'est pas une sorte de musée où se conserve et se transmet, par simple continuité historique, le Dépôt des moyens de salut conféré par le Christ ; elle le possède et en use avec autorité, sous la régence invisible du Christ et à la lumière de l'Esprit Saint qui l'habite ; sans rien y changer quant à son contenu divin, elle le précise, le détermine et en manifeste, à chaque époque, les richesses cachées, en relation avec les étapes de sa croissance et les progrès de la conscience de foi qu'elle en prend.

C'est ainsi que la tradition catholique comprend et interprète les métaphores bibliques désignant l'Eglise dans le Nouveau Testament : corps du Christ, vivant de sa vie, cette communauté d'hommes, animée par le même et unique Esprit et rassemblée autour du collège des Douze est son instrument pour étendre la Rédemption au genre humain en vue du Royaume final dont elle est, à la fois, l'anticipation terrestre et l'organisation visible. L'alliance nouvelle qui y conjoint Dieu et les hommes est à ce point intime et indissoluble que saint Paul la compare à un mariage : de même que deux êtres ne font plus qu'une seule chair pour l'œuvre commune de la reproduction de l'espèce, ainsi du Christ et de la société ecclésiale se forme une communauté spirituelle qui engendre ici-bas les hommes pour le Royaume.

L'Eglise est donc bien notre Mère, puisque le Christ lui a confié comme à son unique épouse le genre humain à régénérer pour la vie éternelle et que, toujours présent par elle au milieu de nous, il continue son œuvre de salut commencée durant sa vie terrestre : c'est pourquoi l'Apôtre, songeant à la continuité qui la relie à la Tête et au plérôme des énergies divines dont il ne cesse de la remplir, emploie-t-il, en un passage de ses lettres, l'audacieuse formule : l'Eglise, c'est le Christ [11].

Conception protestante de l'Eglise.

Ces affirmations étonnantes sur l'identité parfaite du Christ et de

---

effet la question de l'existence temporelle de l'Eglise, autre celle du mode selon lequel on peut lui appartenir. L'Eglise recouvre, comme le Christ, tout le temps du salut : on peut être sauvé par elle *en espérance* (comme les justes de l'A.T. attendant l'avènement du Royaume) avant qu'elle n'existe, comme on est sauvé par la foi au Christ avant son Incarnation. Pour tout chrétien, quelle que soit sa confession, qui médite sur l'universalité de la Rédemption, il y a là un paradoxe aussi inéluctable que celui de l'Incarnation temporelle du Sauveur de tous les temps.

11. *I Cor.*, XII, 12. Voir à ce sujet l'article très dense et très éclairant de L. Malevez, S. J. : *L'Eglise, Corps du Christ*, dans *Rech. de Sc. rel.*, 1944, p. 27-94.

l'Eglise dans l'œuvre de notre Rédemption, jamais les Protestants ne les ont admises selon tout leur réalisme biblique. La Réforme, qui fut un effort tragique pour préserver la pureté de l'Evangile de toute contamination humaine, a tenté un impossible divorce entre le Christ et son Epouse, la Tête et le Corps : en sacrifiant ce qu'ils estimaient un écran entre le Sauveur et nous, les Réformés ont détruit l'unique pont qui pouvait nous le faire rejoindre. Privée à leurs yeux de sa dignité d'épouse et de mère, l'Eglise n'est plus qu'une congrégation de pécheurs justifiés par pure grâce, mais non artisans avec Dieu du salut du monde [12]. Le Christ est seul à opérer cette Rédemption; les hommes ne pourraient que lui faire obstacle. Plus que l'aide des hommes, il a donc préféré la coopération fidèle des choses : l'Ecriture Sainte et les sacrements sont le vrai truchement de son action invisible dans les âmes. Si une église visible est requise, c'est bien parce que ces moyens de grâce doivent être conservés et transmis et qu'ils ne peuvent l'être qu'au sein d'une communauté, mais cette société est anonyme, elle n'est qu'une simple coopérative des biens du salut au service d'individus qui ne s'associent que pour veiller à leur sauvegarde et en jouir avec plus d'assurance; elle n'a aucun droit sur eux, sinon le devoir de les garder intangibles; vient-elle à manquer à sa mission, elle perd toute raison d'être et les fidèles ont le devoir de rompre l'association, car ce n'est pas elle qui les fait membres, ce sont eux qui la composent librement, la jugent et discernent son authenticité. Le vrai fondement de l'Ecclesia, ce n'est donc pas une communion organique de personnes, dont le Collège apostolique fut la cellule-mère et reste le centre permanent, c'est la communauté des moyens, suscitant et créant une association de fidèles.

On peut reconnaître, en cette notion objective de l'Eglise, dont nous avons relevé les traces en plusieurs essais analysés dans notre précédent article [13], la même réduction que les Protestants commettent à l'égard de la Parole de Dieu : de même qu'ils ont tendance à ramener à l'Ecriture le témoignage vivant du Verbe, envoyé par le Père pour consommer la Révélation dans sa Personne, ainsi les Réformés réduisent-ils l'Eglise-communauté de personnes à une église-communion de moyens : le processus est analogue de la catégorie de « personne » à celle d'« objet » et l'inspiration en est identique [14].

12. L'encyclique *Mystici Corporis* insiste fréquemment sur la coopération active que les hommes offrent dans et par l'Eglise au Christ Sauveur : « ut per eam (scil. Ecclesiam) omnes in divinis impertiendis Redemptionis fructibus sociam quodammodo sibi (sc. Christo) operam praestarent » (éd. T r o m p, n°, 12, p. 12); cfr également n° 15, p. 13.

13. Par exemple dans le rapport *Fulness of Christ*, The Church and the means of grace. « Jesus Christ gives himself to men by means of the word and sacraments and where the pure word is preached and the sacraments duly administered in a congregation, the inward life of the Church finds its essential outward vehicle and expression. Such a congregation must be recognized as being a corporate part of the visible Church » (Londres, 1950, p. 64).

14. Nous ne comparons ici les deux conceptions que sur le point précis de

On comprend que, mise en regard du problème de l'Eglise, la théologie évangélique se cantonne dans le point de vue tout objectif d'un dépôt à conserver intact et pur [15], alors que la dogmatique « catholique » envisage d'abord l'Eglise comme une communauté personnelle fondée sur la permanence d'une mission; ne serait-ce pas là que gît la racine d'une mésentente foncière, le catholicisme concevant l'Eglise comme un vivant en acte, dans sa continuité existentielle, l'oecuménisme réformé, au contraire, cherchant à établir, préalablement à toute réunion, une « essence » objective de l'Eglise, déterminée critiquement à la lumière de l'Ecriture Sainte [16] : divergence d'attitudes comme serait celle qui existe entre le biologiste étudiant un vivant dans son comportement et le chimiste travaillant à réaliser sa synthèse au laboratoire?

Apostolicité, critère de l'Eglise.

L'Eglise est donc, d'abord, pour le catholique, une communauté de personnes unies dans l'Esprit autour des témoins accrédités du Verbe Incarné : tel est l'élément constitutif de sa structure visible; composée à l'origine d'hommes appelés personnellement par le Christ à former avec Lui une société, scellée par le don de son Esprit, elle se développe suivant la loi qui lui a donné naissance : par rattachement personnel à la κοινωνία des Apôtres, persistant dans la Hiérarchie apostolique sous la succession temporelle.

On comprend, dès lors, toute l'importance de l'apostolicité dans la notion catholique de l'Eglise. Les dissidents nous reprochent fréquemment de nous laisser méduser par cet aspect comme si toute l'essence de l'Eglise s'épuisait dans ce seul élément juridique de la succession apostolique. En réalité, il s'agit ici d'un critère d'ordre

---

l'Eglise visible comme médiatrice de salut, car il est évident que pour les Protestants, l'Ecclesia — Peuple de Dieu — est d'abord et avant tout une communauté de personnes, puisqu'elle n'existe que par le lien personnel de la foi des fidèles au Christ et par Lui entre eux, mais cette communauté de foi, Dieu seul la connaît.

15. Le 7e article de la Confession d'Augsbourg le marque nettement : « est autem Ecclesia congregatio sanctorum in qua evangelium recte docetur et recte administrantur sacramenta » (voir à ce sujet l'article de R. Prenter, *L'Eglise d'après le témoignage de la Confession d'Augsbourg*, dans *La Sainte Eglise universelle — confrontation oecuménique.* Cahiers théologiques de l'actualité protestante, Neuchâtel, 1948, surtout p. 117-131).

16. On peut rapprocher de cette conception existentielle de l'Eglise le jugement que porte Guardini sur « l'essence » du christianisme : « Il n'y a pas de détermination abstraite de cette essence. Il n'y a pas de doctrine, pas de système de valeurs morales, pas d'attitude religieuse ni de programme de vie, qui pourrait être détaché de la personne du Christ et dont on pourrait dire : voilà le christianisme. Le christianisme c'est Lui-même : ce qui par Lui parvient à l'homme et la relation que par Lui l'homme peut avoir avec Dieu » (R. Guardini : *L'essence du christianisme*, Paris, 1948, p. 87). Ajoutons : cette relation réciproque se noue dans la communauté personnelle de l'Eglise.

existentiel, aisément discernable et l'on ne prétend nullement y enfermer toute la nature de l'Eglise. Mais si elle est bâtie sur Pierre et sur la mission des Douze, le lien qui nous rattache à eux, par leurs successeurs, se révèle en effet comme primordial [17]. Se soustraire à ce principe de cohésion et de permanence de l'Ecclesia, c'est se retrancher du Corps vivant : telle est la conviction inscrite dès les premiers siècles dans la conscience des fidèles, chez un Irénée, un Cyprien, un Augustin : selon ce dernier, une communauté dissidente, possédât-elle tous les « moyens » de salut sauf cet ultime rattachement au Corps de la Catholica, manifesté par son union à la Hiérarchie existante depuis les Apôtres, serait tout simplement étrangère à l'Eglise [18]. Ces affirmations, toutes scandaleuses qu'elles paraissent, n'ont rien que de vraisemblable si l'on tient compte que l'Eglise n'est pas un aggrégat, une association qui se construit à partir des membres, mais un Corps vivant, issu du Christ sous la forme d'une corporation déterminée qu'Il a lui-même instituée et où la plénitude de vie dérivant du chef dans les membres est liée aussi indissolublement à l'aspect social et visible que l'est l'action salutaire du Verbe au corps physique du Christ dans l'économie de la Rédemption.

On pourrait manifester cette conjonction voulue par le Christ en montrant le lien organique qui relie l'Eglise à l'Eucharistie, et dont toute la Tradition rend témoignage. Dès les temps apostoliques, les assemblées chrétiennes ont eu la vive conscience d'être à la fois communauté de vie dans le Christ et communauté liturgique et de n'être l'une que par l'autre, en sorte qu'être chrétien, c'était d'abord être participant du « dominicum » [19]. Cette conviction, héritée de la Tradi-

17. N'est-il pas frappant d'observer dans le Nouveau Testament ce caractère éminemment personnel et apostolique de l'ἐκκλησία : voir en particulier les textes classiques de saint Matthieu : XVI, 18 (église bâtie sur Pierre), XVIII, 17 (église = communauté de personnes), XXVIII, 18-20 (charte de l'Eglise, fondée sur la mission apostolique) ; les grands textes pauliniens : *Eph.*, II, 20 ; III, 5 et le beau texte de la I[a] Joh., I, 1-4.

18. Cfr *ep. 232*, 3 : « videtis certe multos praecisos a radice Christianae societatis, quae per Sedes Apostolorum et successiones episcoporum certa per orbem propagatione diffunditur, de sola figura originis, sub christiano nomine quasi arescentia sacramenta gloriari, quas haereses et schismata nominamus » (*P.L.*, XXXIII, 1028). De même le sermon au peuple de Césarée : « extra Ecclesiam catholicam totum potest habere (homo) praeter salutem. Potest habere honorem, potest habere sacramenta, potest cantare alleluia, potest respondere Amen, potest evangelium tenere, potest in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti fidem habere et praedicare, sed nusquam nisi in Ecclesia Catholica salutem potest invenire » (*P.L.*, XLIII, 695).

19. Cfr la réponse du jeune Saturninus au juge qui lui demande s'il a participé au « Dominicum » : « et tu, Saturnine, interfuisti? » Respondit Saturninus : « Christianus sum ! » — « Non a te quaero hoc, ait, sed utrum egeris Dominicum » ? Cui respondit Saturninus : « Egi Dominicum quia Salvator est Christus » (*Acta Saturnini*, XIV, dans Ruinart, *Acta martyrum*, Ratisbonne, 1859, p. 420). Peu auparavant, le rédacteur des actes avait souligné cette identité entre le nom de chrétien et la participation à l'Eucharistie comme une chose allant de soi : **« quasi Christianus sine Dominico esse possit aut Dominicum sine Christiano**

tion apostolique recouvrait une vue très profonde sur le mystère de l'Eglise, qui apparaissait aux chrétiens à la fois comme le milieu, la sphère où l'on participe au Royaume final grâce au Christ présent parmi les siens [20] et comme l'éon où l'on achève sa geste rédemptrice, en prolongeant ici-bas sa vie d'oblation au Père ; en conséquence, il semblait normal que la communauté chrétienne s'organisât spontanément autour du rite eucharistique, qui, nous abouchant au mystère de la Croix, nous communique le sang du Christ, principe de vie irriguant les membres du Corps mystique et les conformant dans leur vie au parfait Serviteur de Dieu et à son Sacrifice. L'Esprit de Jésus, source de vie chrétienne, n'est présent que dans l'Eglise et il n'y a d'Eglise que là où il y a assemblée eucharistique : tel est l'enseignement d'un Ignace d'Antioche, d'un Irénée, d'un Hippolyte [21]. Or, nous dit Ignace, il n'y a pas d'Agape ni d'église sinon sous la présidence de l'évêque, successeur des apôtres [22] : c'est à lui qu'incombe de célébrer la cène du Seigneur, de vaquer à l'enseignement de sa Parole et de veiller à la pureté et à l'unité de la vie communautaire des chrétiens, cette λειτουργία qui prolonge et est le fruit de l'Eucharistie [23]. Un texte splendide de la lettre de saint Ignace aux Ephésiens — une des perles de la littérature chrétienne primitive — exprime bien ce lien organique de l'Ecclesia — communauté « liturgique » préludant au sacrifice de louange dans le ciel — avec les fonctions pastorales de l'évêque : l'évêque est la lyre, les presbytres en sont les cordes et les fidèles forment le chœur qui dans l'harmonie et l'unisson de la charité chante à Dieu les louanges du Christ par les bonnes œuvres de ses membres [24].

---

celebrari? An nescis, Satanas, in Dominico Christianum et in Christiano Dominicum constitutum, ut nec alterum sine altero valeat esse? Cum nomen audieris, frequentiam Domini disce et cum collectam audieris, nomen agnosce » (*Ib.*, XII, p. 419).

20. Cfr le témoignage de la Didachè sur les prières eucharistiques : IX et X (Hemmer-Lejay, *Les Pères apostoliques*, I-II, Paris, 1926, p. 16-18) où le lien entre Eglise concrète et Eucharistie est particulièrement souligné.

21. Voir à ce propos le livre de P. Nautin : *Je crois à l'Esprit Saint dans la sainte Eglise*, Unam Sanctam 17, Paris 1947, en particulier le ch. 3 : L'Esprit dans l'Eglise (p. 43-53 et surtout p. 50 n. 2).

22. Voir *Smyrn.*, VIII, 1-2 : « que rien de ce qui concerne l'Eglise ne se fasse sans l'évêque » ; *Magn.*, VI, 1-2; XIII, 1-2; *Trall.*, II, 1-2; VII, 1-2; *Ephes.*, IV, 1-2; XX, 2. Cfr Cloin G., *De verhouding van den bisschop tot het* πνεῦμα *en tot de* ἀγάπη *in de Ignatiaanse brieven*, dans *Studia Cathol.*, XIV, (1938), p. 19-42, 231-254.

23. Sur la vie chrétienne envisagée comme une λειτουργία au sens de fonction sacrée et de service rendu, voir déjà saint Paul : *II Cor.*, IX, 12-13. Lui-même se nomme λειτουργὸς Χριστοῦ : *Rom.*, XV, 16 et désigne son œuvre apostolique par le mot de λειτουργία : *Phil.*, II, 17. Sur l'Eglise comme communauté « cultuelle » (en un sens large) voir l'article récent du P. Malmberg, S. J. : *De Kerk des Heren*, dans le recueil *Genade en Kerk. Studies ten dienste van het gesprek Rome-Reformatie*, Utrecht, 1953, p. 266-294, surtout p. 277-284.

24. « Il vous convient d'avoir avec votre évêque une seule et même pensée :

La Tradition postérieure, tout en conservant ce legs précieux, ne fera qu'étendre à l'Eglise universelle ce que le grand martyr d'Orient avait dit de l'Eglise locale et manifester avec une clarté croissante le rôle du chorège suprême, qui, au nom du Christ et par son mandat, doit assurer l'unité de l'orchestre des évêques et, par eux, faire chanter le chœur immense de l'Eglise catholique à l'unisson de Dieu.

S'il n'est de vie chrétienne parfaite dans une communauté de foi, d'espérance et d'amour que par communion au Christ présent parmi les siens, elle ne se réalise que dans l'Eglise et il n'est d'Eglise unique que par l'unité du Corps épiscopal réuni autour de la chaire de Pierre et gardant avec elle l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix.

Quand l'Eglise catholique insiste sur le rattachement de tous à sa communion visible, elle le fait, on s'en rend compte désormais, non par une sorte d'impérialisme outrancier, mais par fidélité à la Parole de Dieu qui lui révèle ce lien, inscrit dès ses origines et constamment réaffirmé au cours de son histoire, entre une vie, menée au compte du Christ (communauté de grâce ou corps « mystique ») et la « fraternité » chrétienne [25] (communauté visible ou « corps » mystique). La « forme » du salut pour l'humanité, établie par le Christ, est communautaire et sacramentelle; l'« animalis homo », naturellement individualiste et gnostique, peut ne pas s'en accommoder, mais, en la refusant, il lui faut reconnaître, s'il est loyal, qu'il va à l'encontre du témoignage de l'Ecriture et qu'il est infidèle à la voix discrète de l'Esprit· l'invitant secrètement vers le Temple qu'il habite.

Eglise et salut.

Faut-il conclure de ce qui précède que la sphère du salut coïncide exactement avec les frontières de la communauté visible? On pourrait le croire, en filtrant soigneusement les affirmations du magistère [26]; toutefois, en prêchant ce qui doit être pour répondre aux inten-

---

c'est d'ailleurs ce que vous faites. Votre vénérable presbyterium, vraiment digne de Dieu, est accordé à l'évêque comme des cordes à la lyre et c'est ainsi que dans l'unisson et la symphonie de votre charité c'est Jésus-Christ lui-même que l'on chante. Que chacun d'entre vous entre dans ce chœur : ainsi, étant à l'unisson dans la concorde, prenant le ton de Dieu dans l'unité, vous chanterez tous d'une seule voix par la bouche de Jésus-Christ les louanges du Père, afin qu'Il vous entende et vous reconnaisse par vos bonnes œuvres pour les membres de son Fils. Il vous est avantageux de vous garder dans une irréprochable unité, afin d'avoir part à Dieu en tout temps (*Ephes.*, IV, 1-2 = traduction Hemmer-Lejay, légèrement retouchée (*Les Pères apostoliques*, III, Paris, 1927, p. 8).

25. ἀδελφότης : I Petr., II, 17; V, 9; I Clem., II, 4, etc.

26. Citons par exemple quelques déclarations du magistère : Profession de foi imposée aux Vaudois (Denzinger, n° 423). La clausule de la bulle « Unam Sanctam » (Dz 469), la lettre « Super quibusdam » au Catholicon d'Arménie (Dz 570 b), le décret pour les Jacobites au Concile de Florence (Dz 714). D'autre part, il ne manque pas de textes où est affirmée l'existence de la grâce et du salut en dehors des frontières de l'Eglise visible : voir les propositions condamnées de Jansenius (Dz 1295) de Quesnel (Dz 1379), les déclarations de Pie

tions du Christ : la participation de tous à la communauté ecclésiale comme au milieu où se concentrent toutes les énergies de la Rédemption, l'Eglise catholique sait réserver les dispositions providentielles qui pourvoient au salut du monde selon des modes mystérieux qui débordent son champ d'action visible. Cause instrumentale du salut pour le genre humain tout entier, elle n'ignore pas qu'il émane d'elle des grâces invisibles pour la sanctification des hommes, de même que le Christ opérait sur terre, à distance, des guérisons de l'âme et du corps [27].

Sa médiation oecuménique s'exerce tout d'abord par l'acte essentiel qui la rassemble et l'unifie : l'offrande du sacrifice eucharistique [28] ; de plus, les bornes visibles de sa communion ne sont pas des barrières à son action sacramentelle, puisque dans les communautés dissidentes, elle est présente d'une façon anonyme par certains ou la quasi-totalité des biens de son héritage sacré, conservés dans la plupart des confessions chrétiennes. Mais ne faut-il pas dire, dès lors, que tous ceux qu'elle sanctifie inconsciemment par son influx salutaire lui appartiennent? Celui qui possède en lui la grâce n'est-il pas d'Eglise, puisqu'il vit de la vie du Christ et qu'il n'y a de vie surnaturelle que par et dans son Corps mystique? En ce cas, les vrais membres de l'Eglise ne sont-ils pas ceux qui sont unis vitalement à la Tête, par la grâce et la charité et n'en revenons-nous pas à une notion d'Eglise pneumatique, constituée par la collectivité des justes, plus ample et relativement indépendante de l'Eglise visible et juridique?

On ne peut nier que la théologie médiévale, dégageant mal le mystère de l'Eglise de la Christologie, n'ait d'abord posé en termes d'influx de grâce le problème de l'appartenance au Corps mystique qu'est l'Eglise [29]. Mais s'il faut reconnaître avec toute la tradition que les

---

IX : Allocution « Singulari quadam » (Dz 1647) et Encyclique « Quanto conficiamur moerore » (Dz 1677), confirmées par Pie XII dans l'encyclique « Mystici Corporis » où le Saint-Père rappelle que tous ceux qui n'appartiennent pas à la communauté visible sont soumis à l'influx de la grâce du Christ « internis divinae gratiae impulsionibus » (éd. Tromp, S. J., n° 101, Rome, 1948, p. 60).

27. S'il n'est pas de salut sans l'Eglise et qu'on ne veuille pas admettre que le Christ glorieux applique dans les âmes les fruits de sa Rédemption sans son concours, il faut bien que même les grâces invisibles émanent d'elle, comme venaient de la nature humaine du Christ toutes les grâces de conversion et de guérison opérées à distance par le Christ durant sa vie terrestre. On peut concevoir pour l'Eglise une médiation d'intercession, par l'oblation perpétuelle du sacrifice eucharistique et sa prière incessante. On voit le rôle essentiel de cette fonction pour l'Unité des chrétiens : que de textes du bréviaire sur le rassemblement d'Israël trouvent ici une application concrète!

28. Qu'on songe à la prière de l'oblation du calice dans la messe de rite latin : « pro nostra (les fidèles) et totius mundi salute ».

29. Voir en particulier : Y. Congar : *Ecclesia ab Abel, op. cit.*, p. 92 et A. Mitterer : *Geheimnisvoller Leib Christi nach St Thomas von Aquin und nach Papst Pius XII.* Vienne, 1950, p. 217-233 ; pour la scolastique pré-thomiste, cfr J. Beumer : *Ekklesiologische Probleme der Frühscholastik*, dans *Scholastik*, 1952, p. 183-190.

justes et même ceux qui ont la foi lui appartiennent en quelque façon [30], puisque, rattachés à la Tête, ils entrent dans la sphère du salut à laquelle l'Eglise s'identifie, on ne peut admettre, pour autant, que cette collectivité invisible des croyants constitue, comme le dit la théologie oecuménique une « ecclesia extra ecclesiam », ou soit la « res » réellement distincte du sacrement ou du signe, que serait l'Eglise visible. En effet, tout le salut du monde dépend de l'existence de la communauté visible, instituée par le Christ [31], comme toute vie sur terre dépend du soleil. Il n'y a de rayons vivifiants que par la source; toutefois le rayonnement ne coïncide pas avec l'orbe visible dont il émane. Si le Christ, pour étendre sa Rédemption au genre humain, requiert le ministère des hommes sous la forme d'une Institution corporative, il faut dire qu'on n'est, à proprement parler, membre de l'Eglise qu'en participant à la société externe et visible où s'exerce cette médiation : il ne suffit pas d'être bénéficiaire de ses dons pour participer effectivement à la société ecclésiale, il faut être inséré dans son organisme visible avec la plénitude des droits et des devoirs réciproques que comporte l'état de partie au sein du tout, de cellule dans un corps. Aussi, l'Eglise ne considère-t-elle pas comme ses membres ceux qui séparés de sa communion visible sont des privilégiés, à titre gratuit, de ses grâces; l'encyclique « Mystici Corporis » les déclare-t-elle « ordonnés au Corps mystique qui est l'Eglise [32] », elle décrit leur situation par rapport à l'œuvre du salut confiée à l'Eglise, comme précaire et incertaine [33], aussi longtemps qu'ils res-

30. La théologie classique exprime cette dépendance sous la formule consacrée de « membra voto ». Il faut noter toutefois que le schéma préparatoire à la constitution de l'Eglise au concile du Vatican l'avait évitée en raison de son ambiguïté et de l'opposition de certains consulteurs et avait explicitement affirmé une appartenance ontologique à l'Eglise de tous ceux qui se sauvent : « implicite significatum intelligitur non posse penitus vel simpliciter, ut aiunt, extra Ecclesiam esse quicumque salvus fiat » (*ann. 11° ad 1um schema de Ecclesia;* Lacensis, VII, 591, b).

31. L'Eglise visible, en effet, n'est pas seulement l'instrument de la Rédemption dont Dieu userait librement comme Il se sert des sacrements pour donner sa grâce, sans y être lié, mais elle est le Royaume de Dieu anticipé ici-bas, c'est-à-dire le genre humain visiblement rassemblé dans le Christ et préludant, sur terre, comme communauté cultuelle, à la société des élus. C'est à cette Eglise visible, à la fois moyen (comme instrument) et fin (comme Royaume de Dieu en voie d'achèvement) qu'est attachée la Rédemption actuelle du monde. Celle-ci se fait socialement, mais il n'y a pas de peuple de Dieu indépendant de la société visible, puisque le Christ a institué son peuple en église; pourtant on peut y accéder par l'acte personnel de la foi, sans participer actuellement, en raison d'une ignorance invincible, à la société qui le manifeste, le dirige en son pèlerinage et achève de le rassembler. Voir sur cette question l'article de K. Rahner, *Die Zugehörigkeit zur Kirche nach der Lehre der Enzyklike Pius XII,* dans *Zeit. für Kath. Th.,* LXIX, 1947, surtout pp. 176-188 et de Chavasse, *L'Eglise en son mystère et son histoire,* dans *Masses ouvrières,* déc. 1949-janv. 1950, p. 133-150.

32. Voir sur ce texte l'article de Chavasse, *Ordonnés au corps mystique,* dans la *N.R.Th.,* 1949, p. 690-702.

33. « ab eo statu se eripere studeant in quo de sempiterna cuiusque propria salute securi esse non possunt » (« Mystici Corporis », éd. Tromp, n° 101, p. 60).

tent éloignés de cette famille de Dieu pérégrinant ici-bas, où l'Esprit Saint réside avec la plénitude de ses dons et où se conserve l'unique héritage du Christ dans sa totalité organique et son authentique pureté.

Appartenance à l'Eglise et baptême.

Ces déclarations pontificales, écho de tant d'affirmations antérieures du magistère, tendant à dénier la qualité de « membre réel » de l'Eglise aux chrétiens dissidents heurtent de front une thèse chère à l'œcuménisme, rappelée plus haut : la suffisance de la foi comme condition d'appartenance à l'Una Sancta [34]. Certains oecuménistes catholiques semblent s'approcher de cette position, en affirmant que le baptême suffit à aggréger à l'Eglise [35]. Si cette thèse peut s'autoriser, à première vue, du cas de l'enfant baptisé avant l'âge de raison, elle ne rejoint pas dans son universalité, au moins à ce qu'il nous paraît, un enseignement traditionnel dont l'Encyclique s'est fait le truchement et elle s'appuie, à notre avis, sur une notion insuffisante de l'Eglise, conçue comme une simple communauté sacramentelle, relativement indépendante du Principe Hiérarchique qui lui confère son unité [36]. En effet, si l'Eglise visible est une société divino-humaine incarnée dans l'histoire, liée formellement à la communauté apostolique, on n'en est pas membre uniquement en entrant en communion avec le Christ par le baptême, mais aussi par un acte d'adhésion externe à la communauté visible [37], le Corps mystique où l'on est inséré étant à la fois et indissolublement réalité pneumatique et sociologique [38].

La pratique de l'Eglise primitive en est garante, puisque le baptême des adultes signifiait à la fois réception du don de l'Esprit et entrée dans la communauté visible. Le texte des Actes qui nous parle des premiers accroissements de l'Ecclesia en rend témoignage dans

---

34. Voir notre précédent article, *N.R.Th.*, 1953, p. 1044-1045.

35. Cfr L. Richard, *Une thèse fondamentale de l'oecuménisme : le baptême, incorporation visible à l'Eglise*, dans la *N.R.Th.*, 1952, p. 485-492.

36. Dans la mesure où les Protestants admettent l'importance du baptême comme *acte de Dieu*, attestant la justification qu'Il nous impute, cette thèse de la suffisance du baptême agréerait à la Réforme, qui considère l'Eglise uniquement dans sa dimension verticale : union de l'âme à Dieu par la foi et non dans sa dimension horizontale comme union des hommes en une société visible où le fidèle coopère à l'action divine et en est le médiateur pour les autres.

37. Sur cette question des « membres » de l'Eglise, une des plus controversées dans la théologie contemporaine, le meilleur exposé de la doctrine catholique, d'un point de vue à la fois théologique et canonique, nous paraît être l'article de Gommenginger, S. J., *Bedeutet die Exkommunikation Verlust der Kirchengliedschaft?*, dans *Zeit. für kath. Theol.*, 1951, surtout p. 3-25.

38. Cfr l'avertissement d'Ignace d'Antioche aux Magnésiens de garder la soumission à l'évêque ἵνα ἕνωσις ᾖ σαρκική τε καὶ πνευματική (*Magn.*, XIII, 2 : Hemmer-Lejay, *Les Pères apostoliques*, III, Paris, 1927, p. 40).

sa sobriété : le baptême n'y est conféré qu'à la suite de la prédication des Apôtres et la foule des néophytes est adjointe à la communauté existante [39]. Le rite du baptême des enfants dans l'Eglise catholique n'y constitue qu'une exception apparente, puisqu'un autre — le parrain — prête, à la place du futur baptisé, une promesse d'adhésion à la communauté, que l'enfant ratifiera plus tard, à l'âge de la Profession solennelle de Foi. Il n'en reste pas moins que tout baptême — celui du petit dissident — confère déjà, quant à soi, une insertion véritable dans l'Eglise — comme membre de droit [40], dirions-nous, ayant un titre réel, divinement garanti, à la pleine communion active — mais si la communion actuelle et personnelle — requise par la nature de l'Eglise terrestre, qui n'est pas une société statique, mais communauté active du salut —, vient à faire défaut en raison de quelque obstacle, nulle bonne foi ne peut y suppléer, l'appartenance reste incomplète et si elle ne prive pas le dissident d'une certaine jouissance des biens du salut, elle le laisse en dehors du milieu connaturel où sa vie dans le Christ peut s'épanouir par l'accès à la plénitude de la Rédemption et par le don qu'il peut faire de lui-même au salut du monde [41]. L'Eglise peut donc à la fois revendiquer comme ses enfants, régénérés par l'eau et l'Esprit, tous les chrétiens, validement baptisés [42], et ne pas les nommer ses membres, tant qu'ils restent séparés de sa communion visible; elle se doit, d'autre part, de leur rappeler le message de la Révélation sur l'unicité visible de l'Ecclesia, qu'elle voit proclamé dans le Nouveau Testament et sa Tradition unanime. Il est donc de son devoir de les exhorter à la réunion avec l'Una Sancta, dont elle affirme la permanence en sa communion, à une réintégration dans le Corps visible du Christ, qui, comme tout organisme, vit d'un unique principe [43] et ne peut s'assimiler des éléments séparés pour en faire des cellules qu'en leur imposant sa loi.

Une conclusion pessimiste s'en dégage pour l'apostolat oecuméni-

39. *Actes*, II, 41 : ceux qui reçurent la parole furent baptisés et trois mille âmes environ furent ajoutées (προσετέθησαν) ce jour-là (à la communauté primitive).

40. C'est le sens apparemment du canon 87 du Code de Droit canonique : « baptismate homo constituitur in Ecclesia Christi persona cum omnibus christianorum iuribus et officiis »... Sur ce canon diversement interprété par les canonistes contemporains, voir la discussion dans Gommenginger, *op. cit.*, p. 17-21.

41. On oublie trop qu'être membre d'une communauté, c'est autant lui donner qu'en recevoir; en restant séparé d'elle, le dissident se prive sans doute de bien des grâces du salut, mais il prive aussi l'Eglise de l'apport précieux de sa foi et de sa charité vécues, témoignage à rendre devant ses frères et devant le monde au salut apporté par le Christ et s'irradiant dans la société visible des siens. C'est le cas de se souvenir du mot de Soloviev : « on n'est sauvé qu'en sauvant ».

42. Saint Thomas affirme de l'hérétique conférant le baptême : « regenerat filios Christo et Ecclesiae, non sibi et haeresi suae » (IV S., d. 6, 1, 1, 2 ad 2).

43. « Qui fide vel regimine invicem dividuntur, in uno eiusmodi Corpore atque uno eius divino Spiritu vivere nequeant » (« *Mystici Corporis* », éd. Tromp, n. 21, p. 17).

que. La seule attitude à demander aux dissidents est, semble-t-il, celle d'une humble soumission à l'Eglise : si l'enfant exilé ne revient pas vers la Mère en esprit de foi qui est un esprit d'obéissance [44], acceptant de grand cœur d'être mené par elle au Christ, rien ne peut être fait. Or, les dissidents en sont loin. Faut-il comprendre qu'aucun espoir de rapprochement n'éclaire l'horizon de la Chrétienté divisée, et qu'il faut attendre de Dieu seul l'heure de ce retour salutaire?

L'oecuménisme catholique.

L'oecuménisme catholique oppose un démenti à cette conclusion négative et il a bien raison de le faire. L'intransigeance doctrinale de son Eglise qu'il prend au sérieux n'empêche pas l'apôtre catholique d'établir le contact avec nos frères séparés et il en escompte un rapprochement éventuel. Il a, pour fonder cet espoir, de bonnes raisons qu'il convient d'examiner brièvement.

Il y a, tout d'abord, la foi surnaturelle des chrétiens [45]. Conférée par l'Esprit à l'âme individuelle avec un lien de connaturalité à la Révélation du Christ, confiée à l'Eglise, elle constitue, pensent les théologiens catholiques, un « votum Ecclesiae », un vœu implicite de l'Eglise, qu'il ne faut pas nécessairement ranger dans la catégorie d'un désir élicite, mais concevoir comme une orientation même inconsciente, un poids interne qui l'entraîne vers le lieu, le milieu où elle se trouve « at home ». Ce « pondus fidei », qui est dû à la motion suave de l'Esprit Saint ne peut qu'entraîner ceux qui s'y soumettent vers la communauté visible où il habite en plénitude; en dépit de la tendance centrifuge qui le contrecarre et des erreurs ou préjugés qui en faussent la direction pour une période plus ou moins longue, cette inclination persiste et peut un jour se faire dominante dans la conscience individuelle ou sociale : l'histoire du mouvement oecuménique à la recherche de l'Eglise nous montre une des phases décisives de ce travail de l'Esprit dans l'âme de nos frères dissidents.

A cette orientation subjective se joignent des éléments objectifs possédés par les confessions chrétiennes et qui sont un index pointé vers l'Eglise. Toute communauté dissidente, nous l'avons dit plus haut, en se séparant de l'Eglise catholique, a emporté avec elle une partie du patrimoine commun, dont elle jouit sans en avoir d'ailleurs dépouillé l'Eglise-mère [46]. Ces éléments, conservés dans les diverses con-

---

44. *II Cor.*, IX, 13 : ἐπὶ τῇ ὑποταγῇ τῆς ὁμολογίας ὑμῶν εἰς τὸ εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ.

45. Foi explicite au Christ comme Dieu et Sauveur, tel est le fondement, nous l'avons vu, de toute participation au mouvement oecuménique. Ce minimum, centre du kérygme primitif : Κύριος Ἰησοῦς (*Rom.*, X, 9) contient, en germe, toute la dogmatique catholique, mais en tant qu'il est appréhendé par la foi de l'Eglise.

46. Voir ce qu'en dit le P. Congar, dans *Chrétiens désunis. Principes d'un*

fessions, faisaient primitivement partie d'un tout organique; d'eux-mêmes, ils gardent une relation, une articulation avec l'ensemble d'où ils furent tirés comme des membres coupés ont toujours rapport au corps dont ils sont issus. Dans la mesure où elles en vivent sous l'influx d'une foi orientée dans le sens indiqué plus haut, il est normal que les communautés dissidentes soient ramenées, par une sorte de dialectique immanente de la foi vécue, à prendre conscience du lien qui rattache ces éléments à l'ensemble organique dont ils faisaient partie. Sans doute, l'expérience n'en est pas instantanée; la routine, les préjugés, l'attachement à une tradition particulière peuvent freiner l'élan de cette redécouverte, mais il ne se peut qu'une fidélité à adhérer aux dérivations authentiques du fleuve de la Tradition n'aide nos frères séparés à en retrouver la source [47].

Pareil optimisme est-il bien de saison? N'est-il pas infirmé par l'histoire et les développements récents de la controverse anticatholique? On objectera que, dans toute dissidence, l'erreur ou les préjugés sont tellement liés à la vérité qu'ils en étouffent le plus souvent la voix et que, d'autre part, se ferait-elle entendre dans certaines âmes, le groupe, comme tel, est imperméable à une mise en question de sa bonne foi. Est-ce tellement certain? Une μετάνοια collective est-elle impossible? Ce que nous avons dit de l'oecuménisme chrétien nous laisse entrevoir que de tels retournements ne sont pas chimériques.

En tout cas, dira notre pessimiste, l'Eglise romaine a, pour l'instant, bien peu de chances de trouver le moindre écho à ses appels à l'union; l'hostilité nette, encore que polie, qui se marque dans le mouvement oecuménique à l'adresse de son étatisme [48], le prouverait à l'évidence. Nous ne nions pas la sincérité de ces déclarations : encore conviendrait-il de remarquer qu'elles sont trop fréquentes, trop accentuées pour ne pas masquer, sous la détermination apparente qui les formule, une tentation, un doute dont on se défend mal. A cette heure où

---

oecuménisme catholique, c. VII : Que sont les dissidents en regard de l'Eglise?, Paris, 1937, p. 284-292.

47. On pourrait illustrer cette remarque par des faits, par exemple l'évolution au sein de la Réforme, depuis un demi-siècle, du protestantisme libéral vers une redécouverte de l'Eglise, des sacrements et de la notion de ministère (cfr les travaux de O. Linton, *Das Problem der Urkirche in der neueren Forschung*, Uppsala, 1932, et du P. Braun, O.P., *Aspects nouveaux du problème de l'Eglise*, Fribourg, 1942), le mouvement « Haute Eglise » dans les confessions anglicane et luthérienne. Voir à propos de ce dernier mouvement, après la guerre mondiale de 1914-1918, le livre bien connu du P. P. Charles, *La robe sans couture, Un essai de luthéranisme catholique : la Haute-Eglise allemande*, Museum Lessianum, Bruges, 1923. L'orthodoxie elle-même se voit contrainte d'envisager le problème de la juridiction et le problème de l'unité que lui posent les difficultés dans lesquelles elle se débat présentement (cfr notre article « *Sobornost* » *ou Papauté*, dans la *N.R.Th.*, 1952, p. 367, 482).

48. Voir l'aveu le plus récent dans le rapport de « Faith and Order », consécutif à la Conférence de Lund : « none of us looks forward to an institution with a rigid uniformity of governmental structures » (*Faith and Order. The Report of the 3th World Conference at Lund*, Londres, 1952, p. 21-22).

l'unité visible de l'Una Sancta, qui est reconnue comme attestée par le Nouveau Testament et voulue par le Christ, paraît dépasser les efforts humains et toute synthèse due à quelque « gentlemen's agreement », l'Eglise catholique, comme la cité sur la montagne, est un fait qui peut malaisément se nier; on peut s'étonner comme Fr. Heiler, de la voir continuer à vivre, sous la cuirasse de la centralisation romaine [49] : ce « grand malade d'Occident » où toute vie aurait dû cesser depuis longtemps, puisqu'on y a étouffé l'Esprit Saint sous l'épaisseur de l'Institution, se montre encore d'une étonnante jeunesse!

C'est ce « miracle » de l'Eglise, dont parle le Concile du Vatican [50] qui reste pour tous un signe de crédibilité et d'authenticité divine et pour les dissidents en particulier le mystère de sa catholicité dans l'unité vers laquelle s'efforce en vain l'oecuménisme chrétien. Héritière de la *plénitude* de la Révélation, même si elle n'en *manifeste* à chaque époque que certains aspects, elle est ouverte et accueillante à toute vérité, où elle reconnaît, à la lumière de l'Esprit et de sa Tradition, une partie de son Dépôt divin. Elle admet que les confessions chrétiennes ont contribué à conserver avec elle une part précieuse de l'héritage du Christ et elle entend bien, en cas de réunion, assumer toutes leurs authentiques richesses, mais elle n'a rien à changer à sa foi catholique pour rendre à ces éléments empruntés leur place organique. Responsable du salut de tous, elle ne peut accepter de voir soustraites à sa sollicitude de larges portions du monde chrétien : elle faillirait à sa mission si elle se résignait aux séparations définitives. Mais, liée par sa fidélité au Christ à la garde de son Dépôt sacré et ne pouvant prendre une part officielle au mouvement pour l'Unité [51], elle intercède au moins auprès du Père pour ses enfants en exil et Lui demande de ne pas leur mesurer ses grâces, mais d'accroître en eux le désir de leur plénitude [52]. Elle sait bien toutefois ou elle comprend mieux, avec le temps, que si les communautés séparées

---

49. « Die römische Kirche ist der rätselvollste Organismus der Kirchengeschichte, ja vielleicht der Menscheitsgeschichte... Das Panzerhemd der römischen Kirche wird immer enger zugeschnürt und es ist kaum fasslich dass das Leben unter diesem Panzerhemd nicht längst erstickt ist » (Fr. Heiler, *Im Ringen um die Kirche, Gesammelte Aufsätze und Vorträge*, Bd. II, Munich, 1931, p. 174).

50. Concil. du Vatic. : *Const. de fide catholica*, c. 3 (Denz., 1794).

51. Quel rôle pourrait-elle jouer en cet O.N.U. chrétien sinon d'apporter son témoignage et ensuite de pratiquer le « niétisme » de M. Molotov? En ce cas, mieux vaut s'abstenir, sinon pour les raisons dogmatiques rappelées plus haut, au moins par politesse.

52. Elle prie pour les dissidents au moment le plus solennel de sa liturgie, le vendredi saint, où elle s'identifie intimement à son Chef crucifié : ne doit-elle pas le faire chaque jour, à la sainte messe, pour toutes les âmes de bonne foi qui l'ignorent ou la méconnaissent, sans qu'il y ait de leur faute? L'Eglise n'exclut de sa prière eucharistique que les excommuniés, les hérétiques et les schismatiques *formels*.

doivent un jour la rejoindre, ce ne sera qu'en raison d'une exigence interne qu'elles auront elles-mêmes ressentie et pour avoir reconnu en elle les traits de l'Epouse. En vue de les y aider, l'Eglise catholique ne peut, pour l'instant, que leur offrir, de l'extérieur, son témoignage.

C'est ici que se situe son apostolat oecuménique. Limité jusqu'à présent aux contacts théologiques [53], il se révèle, après la prière, comme la prestation la plus importante et la plus nécessaire de l'Eglise en faveur de l'unité du monde chrétien, même indépendamment de tout résultat concret. Tout en éclairant et en orientant les dissidents dans leurs recherches, il constitue, pour l'Eglise elle-même, une croissance dans sa catholicité phénoménale, car il lui manifeste son aptitude positive à intégrer dans son unité les aspects multiples et complémentaires d'une Vérité qui dépasse toute intelligence et dont elle est à la fois l'humble servante et la gardienne authentique.

En ces contacts oecuméniques, la tâche du théologien catholique est, on le devine, délicate en même temps que très humble. Ce qu'il cherche, en effet, c'est d'abord à s'instruire sur les positions dogmatiques et la sensibilité religieuse de nos frères séparés, à rejoindre leur optique par une sympathie bien catholique; de là il escompte un enrichissement de son intelligence de la foi, qui lui permettra de faire mieux saisir le lien qui relie la part d'héritage possédée en commun avec le tout qui l'intègre. Cette méthode simple et vraie qui préside aux réunions interconfessionnelles est, à la longue, la plus efficace, car elle fait tomber bien des barrières, dues à des incompréhensions réciproques, et au langage différent que parlent, depuis des siècles, les confessions respectives.

Il faut toutefois nous garder d'une illusion optimiste : celle de croire que ce que *nous estimons, en leur présentant la vérité catholique*, un passage d'une partie de la Parole de Dieu à sa plénitude, apparaisse comme tel à nos frères séparés : pour eux, il n'y a pas d'accession du moins au plus, mais de la thèse à l'antithèse [54]. Nos Credo s'opposent comme des touts organiques, ils ne s'additionnent

53. Il est à souhaiter qu'il devienne plus universel et que tout catholique se sente responsable du salut de ses frères séparés au même titre qu'il prend conscience de son devoir missionnaire. L'ordre de la charité ne l'exige-t-il pas : « maxime ad domesticos fidei » (*Gal.*, VI, 10)? On n'avancera guère sur le chemin de la réunion tant que les fidèles des diverses confessions n'auront pas noué entre eux des contacts personnels et réalisé une entr'aide fraternelle qu'exige impérieusement en tant de domaines la situation précaire de ce monde déchristianisé. Il y a une grande vérité — à part son adogmatisme regrettable — dans le mouvement de « Life and Work ». Les catholiques devraient être éduqués non seulement à prier fréquemment pour nos frères séparés et par conséquent à les estimer et à les respecter comme marqués du même sceau baptismal, mais aussi à pratiquer à leur égard une tolérance pratique qui ne soit pas une marque d'indifférentisme religieux, mais le fruit exquis d'une charité vraiment éclairée.

54. Songeons à ce que représente la médiation ecclésiale pour la foi d'un réformé, le « juridisme » romain pour un orthodoxe.

pas comme des sommes de vérités particulières. Si la foi subjective nous unit déjà — et c'est la part de vérité qu'il y a dans « l'expérience » oecuménique — il ne faut pas minimiser nos divergences dogmatiques objectives. Nous avons certes! à redécouvrir toujours la Révélation dans sa pureté et sa fraîcheur divine et à la délivrer de nos étroitesses théologiques, mais nous savons, cependant, qu'elle est déformée chez nos frères dissidents par le prisme des préjugés hérités de l'hérésie ou du schisme. Il ne faudrait pas masquer, par un faux irénisme, ce qui les heurte dans les affirmations formelles du magistère, mais plutôt tâcher d'en rendre raison, conscients que la vérité, si elle est divine, meurtrit toujours avant qu'elle ne délivre. Le mystère de l'Incarnation Rédemptrice est au cœur de l'Eglise qui la prolonge : on ne peut en éviter le scandale. Il en va du retour à l'Eglise comme de toute conversion individuelle [55] : elle ne peut se faire sans souffrance, sans un arrachement et un dépaysement qui ressemblent fort à une agonie; au plérôme qui doit suivre leur réunion à l'Una Sancta, quelle kénose n'est-elle pas demandée à nos frères séparés!

Le Royaume de Dieu se trouve au delà du Calvaire : pour le rejoindre, les églises ne peuvent éviter d'y passer. Mais, de même que l'on n'accepte de suivre l'Homme de douleurs que parce que l'Esprit nous fait discerner en ses traits le visage de Dieu, ainsi les communautés chrétiennes ne s'engageront sur la route qui mène à la Catholica que lorsque l'Esprit qui les travaille et les sollicite leur aura fait découvrir en elle, sous le voile qui la dérobe encore à leurs yeux, la face du Verbe Incarné. L'heure sera celle du Père : nous pouvons la préparer par nos efforts, mais non la hâter par un empressement fébrile. L'Eglise a la patience de Dieu : comme le laboureur opiniâtre, elle poursuit sa tâche obscure, mais sait pourtant que la moisson ne suit pas immédiatement les semailles. Pourtant, elle ne désespère jamais, car, en face des lenteurs de l'histoire, elle fait confiance en ces deux forces qui ne manquent jamais à l'œuvre divine ici-bas : la loyauté de l'homme et la fidélité de Dieu.

G. DEJAIFVE, S. J.

---

55. Voir le témoignage sur la conversion de Newman cité dans Bouyer : *Newman, sa vie, sa spiritualité*, Paris, 1952, p. 298-309. On voit par là combien est inadéquate toute apologétique fondée sur les « *valeurs* », protestantes, orthodoxes ou catholiques. Celles-ci ne sont souvent qu'une collusion entre la foi et un héritage tout humain, lié à la culture, à la nationalité, à la sensibilité ethnique. L'Eglise n'est pas une « valeur », mais le Tabernacle de la Vérité; or, la Vérité divine est sans prix, gratuite comme l'amour, elle ne vise pas un agrandissement personnel ou collectif, mais le salut; pour obtenir cette perle précieuse, il faut être prêt à tout abandonner, même ses « valeurs » religieuses.